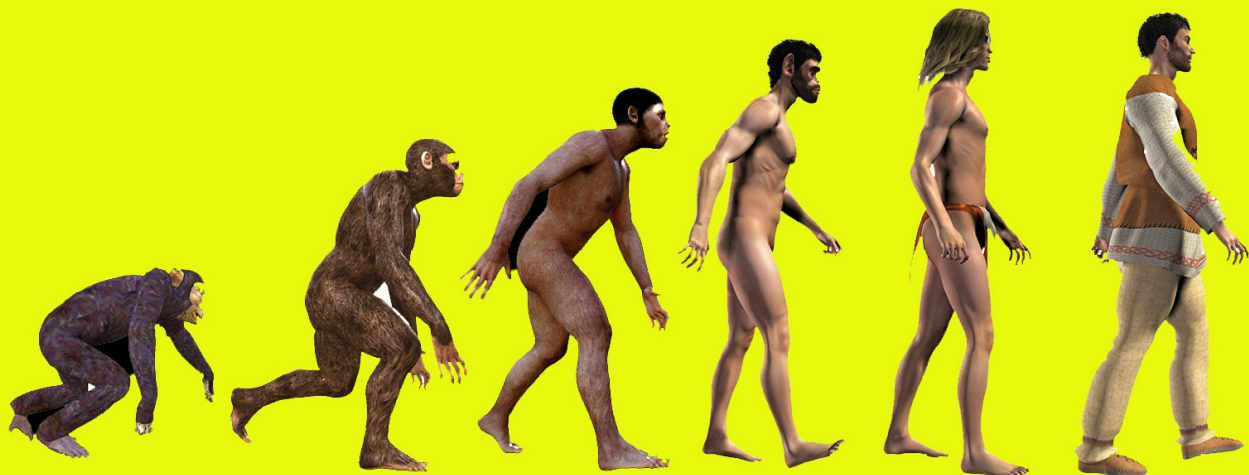


DIRK DE PAUW

UN PETIT VILLAGE ET UNE PETITE HISTOIRE

La démocratie occidentale
revisitée ou la violence
de la civilisation retracée



Dirk De Pauw

Un petit village et une
petite histoire

*La démocratie occidentale revisitée ou la violence de la civilisation
retracée*

© Dirk De Pauw, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-4377-0

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Dirk De Pauw, né en 1957 à Gand, en Flandre, est artiste peintre et a réalisé, entre autres, *Una Commedia, une trilogie* qui est à voir/visiter sur [*unacommedia.wordpress.com*](http://unacommedia.wordpress.com). Il fait partie de la grande famille des Gilets jaunes. Pour lui, ce jaune particulier exprime l'esprit civilisé face à la barbarie de la civilisation.

À ceux qui m'aiment, à ceux qui me détestent et à ceux à qui je suis
indifférent.

Introduction

Il était une fois mon village. Havre de paix où tout allait pour le mieux dans le meilleur des mondes. Pour le moins, jusqu'à un certain point et jusqu'à l'arrivée de la démocratie représentative et de sa triste compétition politique.

Jusqu'alors, je vivais tranquille dans ma petite bulle – pour tout vous dire, un peu à l'écart comme un animal blessé – et entouré de Béa, de Béatrice, de Marc et de Marcel. Toutes étaient des personnes paisibles et bien intentionnées, elles se parlaient et elles s'écoutaient. Des clans ? Non, il n'y en avait pas dans mon village.

Arriva donc le jour des élections. Jour de lutte qui se partage les grandes joies et les plus grandes rancunes. Le jour où les gagnants en liesse enterrent les perdants en pleurs ; ce qui me rend toujours un peu mal à l'aise. Ce jour, gonflé par les grandes émotions, il arrive que l'adversaire battu soit inhumé vivant ; ce qui n'est pas propice à l'indulgence de ce dernier.

Arriva ce qui devait arriver. Le vaincu, que l'on croyait mort, ne s'avéra pas être un beau joueur. Il traduisit les élus et le maire sortant en justice, prenant sa revanche. Il les accusa d'agir dans l'illégalité, basant son réquisitoire sur une petite loi électorale obscure – vraiment, il fallut la chercher celle-là – et sur quelques timbres qui, dans l'échauffement de la fièvre électorale, furent sortis du mauvais tiroir pour finir par malheur sur le courrier électoral.

Ce triste spectacle impliqua des amis et des familles des deux côtés. Les agressés surent garder leur sang-froid et restèrent dignes. Les agresseurs se perdirent dans un borborygme.

J'ai ressenti la réaction hostile d'un de mes amis accusateurs, en réponse à ma consternation et mon inquiétude, comme une amputation qui a laissé un moignon douloureux. Je suis une personne de nature réservée – autrui ne s'intéresse pas forcément à ce que l'on ressent ou à ce que l'on pense, et le conseil à titre gratuit est toujours malvenu –, mais se taire en telle situation, à plus forte raison entre amis, est source d'interprétations mal avisées, susceptible de maintenir le doute dont il sied de se passer et, surtout, qui arrange rarement la chose. Embrouillant une situation fâcheuse en me refusant la parole, il me condamna à la plume. C'est alors que j'ai publié deux lettres ouvertes qui furent le fruit de cet exil imposé et qui s'adressèrent autant aux agressés qu'aux attaquants. Ce sont ces lettres qui figurent dans cet ouvrage ; après avoir fait leur chemin et maintenant

qu'elles ont trouvé le repos, elles ont pris un peu d'embonpoint.

L'écriture répondit à l'impératif de la cicatrisation et à l'invitation à explorer la distance qui sépare la culture de la civilisation. Certains passages s'adressent explicitement à une situation communale spécifique. Pour ce qui est du reste, le village devint le monde, l'ami devint tout le monde.

Il n'était pas dans mes intentions de rédiger un essai ou un manifeste, encore moins un sermon. Il y a beaucoup plus de choses que l'on ne comprend pas qu'il y en a que l'on comprend. Ces lettres ne s'adonnent pas à la démonstration, la remontrance ou la révolte. Écrasées, désorientées et indécises, elles n'arrivent qu'à balbutier, crier et sangloter. Je n'ai voulu qu'exprimer un peu de bon sens. À vous de juger si ce n'est pas déjà trop.

Leur forme actuelle est le résidu de leur histoire. Le texte est un hybride. Il serait donc difficile de le classer dans un genre littéraire et on pourrait à juste titre lui reprocher sa forme non rigoureuse. Si l'aînée, ambitieuse enragée, se prend pour une historienne insolite ou une chronique insolente, sa petite sœur, plus sage, s'en tient à la rumination intime et la spéculation.

Si cela était possible, le but de ces lettres (si un classement était de rigueur) serait d'arrêter le monde pendant un court instant, le temps de la lecture ; de présenter un concentré de pensées, comme un sachet de thé que chacun, à son gré, trempe dans sa tasse d'eau chaude pour en libérer les essences. J'ai essayé – tant bien que mal – de mettre un peu d'ordre dans ces pensées qui ont mis le siège devant mon refus initial que je croyais impassible. Certainement, j'aurais pu faire mieux, mais je n'ai pas voulu mettre ces lettres aux normes académiques ni les plier selon les règles classiques. D'abord, parce que, dès le début, le dessein n'était pas d'écrire un livre, voire un ouvrage bien tourné, et aussi... parce que, comme tout objet physique, je réponds à la loi d'inertie. Ma fainéantise m'a joué des tours. Il y aura donc ces lacunes, ces malentendus inévitables et ces thèmes laissés en friche. J'invite les talents plus importants que moi à les élaborer et à les mettre en culture, à boiser les clairières et à mettre droit ce que j'ai mis de travers.

Plus qu'une claque, les mots ont le pouvoir de blesser. À aucun moment je n'ai voulu frapper ou faire mal, mais j'ai peur que ça et là le silencieux ait « déconné ». Aussi ai-je pensé que, lorsque les idées sortent des tripes, mieux vaut les laisser se cogner et se bousculer en marchant clopin-clopant au lieu de les endimancher et de les faire marcher droit. Si jamais, en continuant la lecture, il vous semble avoir perdu le sens, ne vous inquiétez pas. Le sens a tendance à s'évaporer à l'attention.

Il sera donc bien possible que ces lettres vous semblent un peu désordonnées, bordéliques et bricolées de tout bord. Parfois elles traînent, parfois elles tournent en rond, parfois elles se perdent dans la nature. Aussi, comme il y a de brusques descentes et de raides montées sans rambardes, mieux vaut ne pas avoir le vertige. J'ai fait quelques grosses chutes moi-même, mais, sans comprendre, je me suis redressé. L'inconvénient d'être né, c'est que l'on ne meurt pas sans avoir voulu vivre.

Si elles vous fatiguent, je m'en excuse. Si elles vous dégoûtent et vous froissent – ou lorsque vous en avez marre –, jetez-les loin de vous et continuez comme si vous ne les aviez jamais connues. J'ose vous prier, cher lecteur, soyez patient et clément. Je les dépose à vos pieds telles quelles ; ne me dites pas que je vous les lance à la figure. Je vous assure, vous auriez de quoi vous plaindre. Certainement, vous auriez votre mot à dire et vous n'auriez pas tort.

Que ceux qui ne peuvent se passer des formes d'organisation et de limpidité, d'argumentation structurée ou de progression logique et qui sont dans le bâtiment et la construction veuillent s'abstenir, car ils n'y trouveront pas chaussure à leur pied : ces lettres s'attellent à la tâche opposée et s'adossent au vide. Elles se présentent en chair et en os. Elles ne sont que trop humaines, comme leur auteur et l'ambition de ses écrits.

Peut-être que j'ai voulu effleurer la peau sans laisser de marque, toucher les choses sans vouloir les déplacer ou déranger ? Peut-être ressemblent-elles à la vie, où les choses se passent sans en connaître la raison ? ou à l'évolution qui œuvre à l'aveuglette ? ou encore à l'histoire, cet étang sans une ride où flottent quelques feuilles, qui y ont été posées délibérément et qui recouvrent le vécu qui a sombré vers le bas, comme des noms étranges sur une pierre tombale ; les réalités trop lourdes restant au fond, les mensonges frivoles et légers montant à la surface pêle-mêle et voilant les profondeurs ?

À force d'aller au hasard, on erre. La vadrouille a ses propres règles. Je me suis fait piéger, comme le dilettante de la première heure que je suis. Quand les mots vous montent à la tête, on n'est pas loin du délire et, sans le remarquer, l'écrin prend plus d'importance que la perle qu'il est censé mettre en valeur. La volupté des phrases m'a entraîné là où je n'osais pas aller, autant qu'elle a frôlé le chaotique et le n'importe quoi. Pourtant, sous le maquillage et la prétention apparente, la parole est humble et modeste ; le message – ou si l'on veut, la thèse – est simple et du cru. En outre, ce message est des plus limpides – la voilà, enfin, la limpidité, au moins une chose qui est tirée au clair – et il se résume en trois phrases, comme une Sainte Trinité, regardez ça. La clarté

qu'elles dégagent est tellement forte qu'elle brouille tout ce qui est autour. Celui qui les repérera sera sûr d'arrêter la lecture, dès lors qu'il aura compris qu'il n'y aura pas plus. En les mettant en tête de la première lettre, j'aurais pu m'épargner tout ce labeur, autant que j'aurais pu vous éviter d'avoir à labourer toutes ces pages.

L'important, c'est de comprendre que, nulle part, mes lettres ne cherchent les arguments ou traquent les grandes idées qui étoffent les idéologies et bâtissent les utopies. Ce qui ne veut pas dire qu'elles n'aient aucune ambition : elles prétendent quand même signaler, dire « excusez, mais ne serait-il pas... ? ». Encore plus important est de comprendre ce qu'elles ne sont pas : un programme, une forme d'agitation ou d'intervention qui ambitionnent de changer le monde, pire, de l'ordonner, de l'arranger ou de lui dicter des règles absurdes. Ambitions vaines d'ailleurs. Car on ne peut pas dire ce qui devrait être ni comment cela devrait être sans faire montre d'arrogance, voire sans ériger la subjectivité et la spéculation en faux monument, puisque se lancer dans le « il faut » ne peut que continuer ce qui fut ou le précipiter. Il serait plus sage de s'abstenir et de s'en tenir à la description et la taxonomie, cuisine déjà bien épiciée. Justement, ces lettres ne cherchent ni la confrontation ni le conflit mais l'observation, de sorte que celui qui se trouve dans l'entendement puisse se comporter consciemment devant son monde violent où l'Homme exploite l'homme – et tout ce qui tombe sous la main indiscreète de son profit –, délibérément ou inconsciemment, et qu'il puisse s'en libérer par la modestie du doute et la prudence de la pensée, qui, seules, suspendent le désir politique, et sans que pour cela il brasse et casse. Il comprendra et, où qu'il aille, il vivra bien, vertueusement et libéré de son anxiété : dans n'importe quelle société, dans n'importe quel État, sous n'importe quel gouvernement, fussent-ils supportables, mensongers ou cruels.

Tout de même, voici une mince main courante.

La première lettre tâte le terrain. Qu'est-ce qui nous a habitués à percevoir la manifestation de notre habilité à dominer et avoir raison de notre voisin – le cas échéant par la traduction en justice sous prétexte de cohérence politique – comme un fait divers ? Pourquoi n'y voyons-nous pas la brutalité d'une organisation économique, enracinée et déterminée par sa culture du pouvoir, d'un homme ni bon ni méchant mais influençable et encouragé par l'état de violence de sa société politisée ? Cette lettre présente un raccourci de l'histoire de cette violence, ainsi que de son contexte évolutionniste. Suit un état des lieux : la teneur en violence de la démocratie représentative est mise en évidence

à l'aide d'un lexique de ses composants et de mots-clés. La fin de la lettre propose une organisation du vivre en société alternative, laquelle restreindrait l'immoralité de la prétention politique autant qu'elle pourrait le faire.

La deuxième lettre pose la question : comment se fait-il que, même cultivé – ou plutôt à cause de sa culture –, l'homme cède à la violence ? Qu'est-ce qui motive notre voisin, notre ami, un membre de la famille, du jour au lendemain, à recourir à la force dans une posture politique ? Cette lettre explore la nature humaine et ses motivations dans le cadre et les limites de cette petite histoire villageoise et, après s'être perdue dans ses ruelles obscures, elle arrive à trouver la sortie en prenant la passerelle qui mène de l'obscurité du désir de pouvoir à la clarté émanant de son refus. Ce passage passe toujours par une prise de conscience individuelle qui, forcément, change la conscience politique et l'organisation sociale qui en ressortit. Il en résulte que ce que nous entendons par « civilisation » est à revoir.

Ayant compris que la domination sociale et sa violence reposent sur la gestion d'un quelconque « sacré » (secret) et l'exercice d'un quelconque pouvoir (contrôle), il est conclu qu'au cas où l'homme souhaite sortir de l'inégalité sociale et politique et de leur cercle vicieux, il ne lui reste qu'à repenser sa « civilisation » en termes d'accès au savoir et de liberté à désobéir. La proposition qu'avance cette lettre est non-violente et ne demande ni n'impose rien à l'autre. Elle est aussi simple que surhumaine, tout en étant un choix délibéré et affranchi.

Des commentaires traitant d'un sujet en détail et qui font partie du texte à part entière, mais qui entravent une lecture fluide, ont été regroupés dans un lexique abrégé à la fin de l'ouvrage, disposés et ajoutés sous forme de notes de bas de page marquées d'un astérisque.

Je n'ai aucune prétention politique, ni intellectuelle, ni philosophique, ni littéraire. Je n'ai ni titres ni lettres de noblesse dans aucun de ces domaines. Ce fut mon lot de les gagner dans les arts, où, justement, elles ne se distinguent guère des prétentions sibyllines soit du chaman, soit du charlatan. D'ailleurs, je ne suis ni écrivain, ni orateur, ni causeur. Pourtant, j'ose espérer que les faiblesses et imperfections de ces lettres, leurs obstacles et embuscades ne vous découragent pas d'aller jusqu'au bout. Sinon, vous risquez de ne pas vous sortir de ce labyrinthe.

À ceux qui se demandent à quoi elles veulent en venir, elles ne peuvent que répondre qu'elles n'en savent pas plus qu'eux. Elles sont un recueil de larmes